

**JUDO** Mais comment fait Peugeot Mulhouse pour rester au plus haut niveau ?

# C'est tout pour l'équipe

Sur le podium depuis des années aux championnats de France par équipes, les filles de l'ACS Peugeot Mulhouse ont encore réussi, dimanche dernier, à s'inviter en finale. Avec un budget qui ferait plier de rire les clubs franciliens. Quel est leur secret ?

**A** Mulhouse, il n'y a pas les sous pour s'offrir ce qui se fait de mieux sur la place nationale. Alors on compte sur l'esprit de groupe. Là où, dans bien des endroits, on se justifie des mots, ici à l'ACS Peugeot Mulhouse, cela renverse des montagnes, comme l'a montré cette nouvelle finale, la troisième en onze ans (dont l'or en 2000), l'autre jour aux championnats de France par équipes, à Liévin. L'histoire n'est pas si vieille, et elle est partie d'une histoire d'amitiés entre deux judokates, Nicole Schnoebelen et Sabine Tisserand. Cette dernière, fière de ses Vosges natales, est toujours au club. L'organigramme la désigne vice-présidente, elle préfère le titre de kiné.

**« Quand il y en a une sur le tapis, c'est comme si les dix autres y étaient aussi »**

« Nous étions à l'Insep (là où tout se joue, dès qu'il s'agit de haut niveau) et, avec l'équipe, on se faisait à chaque fois battre par les gros. » Alors, une bande de copines s'est formée. Il y a eu Céline Brocvielle, Céline Andrieux, Christelle Faure et ses quatre ors individuels, Amina Abdellatif aussi. À part ces deux dernières, les autres n'ont pas eu une carrière solo à faire vibrer les doigts. « On se défançait pour l'équipe, raconte l'ancienne de Gérardmer. Il y a eu tout de suite un phénomène de groupe. Quand il



Rebecca Ramanich vient de qualifier Peugeot Mulhouse pour les demi-finales des championnats de France. Blessées ou remplaçantes, tout le monde est derrière elle. PHOTO ISABELLE GEIGER

y en a une sur le tapis, c'est comme si les dix autres y étaient aussi. « On combat pour elles aussi. C'est beaucoup plus fort, une pression supplémentaire qu'on ressent. » Le plus emblématique reste le double exploit réussi à l'époque par Natacha Cotinaud, vainqueur à deux reprises de Marie-Claire Restoux, championne olympique en 1996. En compétition individuelle, elle n'aurait jamais réussi pareil exploit, pour Peugeot Mulhouse elle a battu celle qui a longtemps porté les couleurs de Le-

vallois. Dès la fin des années 1990, l'ACSPM s'invite parmi les grands de France. « On avait débâché un entraîneur sur Paris, Philippe Taurines. » Jusque-là, il s'occupait d'un sport-études en Seine-et-Marne. Après quelques saisons à Mulhouse, dont il a gardé la licence, il est devenu entraîneur national. C'est dire la qualité du recrutement, d'un coach qui ne s'est fait un nom avec Peugeot. « Entre nous, il y avait une émulation », note encore Sabine Tisserand, qui remonte de son Pays

Basque d'adoption pour suivre de près ce que font les filles de l'équipe haut-rhinoise. « D'autres se sont greffées ensuite parce qu'on s'entendait bien. Séparées, nous n'étions pas toutes sur la plus haute marche du podium, mais ensemble on gravissait les marches. Cette cohésion ne s'est jamais tarie. « Moi, j'ai toujours été beaucoup plus forte quand je me battais pour Peugeot Mulhouse. Si je perds, c'est toute l'équipe qui perd et ça pèse. C'est mental, le facteur du haut

niveau le plus difficile à gérer. » Afin de préserver au mieux cet état d'esprit, on ne recrute pas n'importe qui. Et avant de s'investir sur telle ou telle, l'avis des autres est souvent requis. « Ailleurs, on fait moins dans l'affectif. Dès qu'on est moins compétitif, on dégage. Pas chez nous. Ici c'est humain. Les familles sont toujours incluses, il n'y a pas de coupure. » Comme en famille, on attend que la mauvaise passe se fasse. « Il y a un noyau solide parce qu'on ne chamboule pas l'effectif tous les ans. C'est convivial,

il y a de l'entraide. Les filles sont soudées, les folles, on les canalise. » Et on sait patienter, le temps qu'elles aient fini leur crise d'adolescence avant de devenir de vraies championnes. « Même s'il y a des tensions, ce sont des filles, avec des susceptibilités, l'équipe en ressort toujours plus forte. » Depuis quelques années, Mulhouse est devenu le dénicheur des talents à venir, avec, pour exemple, une Autonne Pavia aujourd'hui championne d'Europe des clubs avec Levallois, championne du monde cet été avec la France. Comment lui en vouloir d'être partie de Mulhouse ? « C'est comme si on proposait à un "fouteux" de partir pour Barcelone ou le Real ! Si certaines s'en vont (Lucile Perrotte dernière-ment), ce n'est pas forcément pour l'argent, mais le prestige. » Malgré les appels du pied, certains insistants, Marielle Pruvost, Cindy Huber et Lucile Dupont n'ont pas (encore ?) bougé. « On insiste sur la mentalité du groupe », il est donc parfois difficile de le quitter. Il n'y a qu'à voir Caroline Lantoinne sortir de sa retraite à l'appel du devoir, Baptiste Leroy venir du Maroc, où il est entraîneur national désormais, monter sur Liévin pour les "France" D1 où il s'est investi à 150 % pour Peugeot Mulhouse. « Ici on se sent bien », clame la Vosgienne. Et si peu (Huber, Gilme, Ulrich) sont Alsaciennes, ce qui est souvent reproché à cette équipe, n'y a-t-il pas plus de mérite à ces mêmes venues du Sud-Ouest (Dupont, Lacouche), de Lorraine (Lantoinne, Pherry) ou Franche-Comté (Pinot) de se battre aussi fort pour Mulhouse ? ■ SERGE BASTIDE

Le judo des "petits poids"

## Telles des piles électriques

Mulhouse affiche deux filles à moins de 48kg. Avec un judo forcément moins physique, plus vif et dynamique.

**À LA MANIÈRE DU RUGBY**, le judo fait partie de ces disciplines où grands et petits, massifs et maigrichons peuvent vivre les mêmes émotions du haut niveau. En kimono, chez les filles il y a la catégorie des -48kg. Ce n'est pas bien gros et on y trouve, forcément, des combattantes pas très grandes non plus. Dans le milieu, on les appelle les "pin's". « Cela ne me dérange pas », rigole Marine Lhenry, qui affiche ses 150cm. Une marque sur la toise que lui conteste l'autre "mascotte" (un autre surnom, filé sans méchanceté aucune) Nadine Gilme. « Si elle mesure 1,50m alors je suis à 1,52m ! » Mais on n'est pas à vingt millimètres près. D'autant que l'une comme l'autre (respectivement 17 et 24 ans), ne grandira plus, à moins de se glisser des talonnettes sous les pieds. C'est une certitude. Nadine, venue de Zillisheim,

n'aurait pas porté plainte si on lui avait accordé une rallonge en taille. « Mais je n'aurais pas voulu, non plus, être à 1,80m. Pour une fille... » Leur judo, bien sûr, n'est pas le même que chez les "lourdes" et ailleurs. Cela saute d'emblée aux yeux. « Ça bouge beaucoup », fait remarquer William Behague, le directeur sportif de l'ACS Peugeot Mulhouse.

**« Quand il y a plus d'allonge en face, il faut bouger »** C'est une évidence et cela ne s'arrête pas. « Attention, il y a du physique maintenant. Une (Frédérique) Jossinet est très puissante. La technique seule ne suffit plus. » Jane Bridge, entraîneur des Mulhousiennes, est la mieux placée pour en parler. L'Anglaise est la première femme championne du monde de la catégorie. C'était en 1980, à New York, et elle avait reçu l'Apple d'or récompensant la meilleure technicienne de la compétition. « Les techniques sont les mêmes (d'une catégorie à l'autre), mais chez les -48kg, il faut beaucoup de dynamisme. On travaille en accélérations, avec

des changements d'appui, de direction. On se met vite dans le rouge, avec plein de séquences très courtes. » Tant mieux pour une Marine Lhenry qui se définit telle une pile électrique. « Il faut que je bouge. » Elle en a besoin quand elle affronte une adversairement tout le temps. « Quand il y a plus d'allonge en face, il faut bouger (pour s'en détacher) », note sa consœur Nadine Gilme. À l'entraînement, en combat, je suis toujours la plus petite et la plus légère. Je m'adapte. » Et chacun a sa faille. « En face, tomber sur une petite ça déstabilise. La légère doit se dire "Qu'est-ce que j'ai comme avantage ?" » L'atout des "petits poids" est qu'il y a peu de régimes. Là où le judoka doit apprendre à se priver les jours d'avant la compétition, une Marine et une Nadine se frisent les moustaches (imaginaires).



Nadine Gilme est souvent confrontée à un "déficit" en taille. PHOTO ISABELLE GEIGER

Encore junior, Marine est à -44kg, Nadine ne dépasse pas les 48kg de plus de 500 grammes. « Quand t'es petite, tu n'as pas besoin de perdre du poids », rappelle Jane Bridge, qui se souvient qu'on l'appelait « la Lilliputiennne ».

Au judo, la règle veut que l'on aille se battre dans la catégorie en dessous de son poids de forme (à coups de régime juste avant), histoire d'arriver plus fort et plus puissant que les autres. Or, il n'y a rien en dessous des

"48kg". Et quand on n'est pas grande, les kilos ne grimpent pas facilement, même avec de la musculature. « Moi ça me plaît de combattre dans cette catégorie, poursuit Nadine Gilme. C'est rapide, ça bouge et ça attaque dans tous les sens. » « Je n'aurais pas aimé être en -52kg, c'est déjà plus physique... Quand on a un centre de gravité plus bas, on tombe moins facilement. » À l'inverse, « on verra forcément plus de mouvements d'épaules chez les petites », fait remarquer William Behague. Gare à ce qui vient d'en bas... ■ S.BA.

**« C'est énorment »**

« Sa 3<sup>e</sup> place en +78kg, Rebecca Ramanich n'en fait pas tout un monde. C'est sa troisième en trois ans, peut-être la plus dure après des mois loin du judo et une reprise depuis septembremment seulement. « J'ai eu toutes les places sur le podium, il ne me manque plus que le titre ! »